

Samedi 23 septembre 2006

## Stanleyville 1961 - Evasion réussie - Cette nuit la liberté

### *Evasion réussie*

===== *Cette nuit la Liberté*

=====

*Le risque était superbe,*

*et le risque c'est l'exemple*

*(Victor Hugo)*

*Fin février 1961, voici plus de deux mois que nous étions otage de Gizenga à Stanleyville, j'avais laissé mon épouse enceinte à Bruxelles et mon fils, né fin octobre, avait déjà quatre mois alors que je n'avais pas encore fait sa connaissance.*

*La situation à Stanleyville était plus que tendue, Lumumba était mort depuis plus d'un mois; Gizenga n'avait pas le charisme du chef, il était seulement le représentant de Patrice; le général Lundula, chef de l'armée de Libération était un ancien sous-officier (infirmier, je pense) MuTetela et oncle de Patrice Lumumba, ami de Mobutu et de peu d'autorité.*

*Bref, la rébellion battait de l'aile et c'était d'autant plus dangereux pour nous, otages expatriés, que la discipline, déjà bien précaire, s'en ressentait.*

*Nous étions cantonnés au guest-house Sabena, devant l'aérodrome, bien nourris, bien logés, mais impossible de quitter Stanleyville.*

*Un jour, dans la matinée, j'étais dans la salle à manger pour le petit-déjeuner, la porte s'ouvre brutalement et trois militaires en tenue de M.P. entrent; l'un d'entre eux me montre du doigt et dit : "Yé wana ! !" - "C'est lui ! !"*

*Oh la la ! je reconnais un petit clerc que j'avais licencié avec grand fracas en 1958 à Mokaria pour détournement de fonds avec 15 jours de prison à la clef. Cela allait être ma fête ! !*

*Les quelques autres Européens qui prenaient leur petit-déjeuner se font tout petits, disparaissent le nez dans leur assiette, cela risquait d'être le grand passage à tabac.*

*Il fallait jouer serré; je prends l'initiative:*

*- "Cher ami, heureux de te voir, assieds toi, je t'offre un petit-déjeuner, nous allons un peu parler" (la forme polie "vous" n'existe pas en lingala).*

*Il s'assied, un peu décontenancé, les autres restent à deux pas, dubitatifs.*

*- "Tu as eu vraiment de la chance d'avoir quitté Mokaria, sinon, à l'heure qui est, tu serais un petit clerc sans avenir, sans travail et tu aurais faim dans une plantation abandonnée! Maintenant, je vois que tu es caporal,*

*probablement avec l'espoir d'être un jour sergent, tu es bien payé, bien nourri, bien habillé, tu as du pouvoir, tu devrais me remercier d'avoir vu clair en toi, de t'avoir donné ta chance."*

*La glace était rompue, le coup de bluff avait réussi, ses deux acolytes (qui eux n'avaient qu'un seul galon sur la manche) s'éclipsent et nous prenons notre petit-déjeuner en devisant comme de vieux copains.*

*Il me raconte son histoire, je lui raconte la mienne et nous nous revoyons le lendemain.*

*Cette fois, c'est lui qui prend l'initiative :*

*- "Comment se fait-il que tu es ici sans possibilité de rejoindre ta famille ?"*

*- "Et bien, ce n'est pas à moi de te répondre, les autorités ne veulent pas que je quitte."*

*- "Cela peut s'arranger, je connais un ami, officier de la sûreté, souvent de garde à l'aérodrome, je te le présenterai."*

*Effectivement, le lendemain, il me présente un homme en civil, celui que nous connaissions comme agent de la sûreté à l'aérodrome qui refuse de me rencontrer au vu de tous.*

*Nous prenons rendez-vous dans les toilettes, chacun à son urinoir, l'ustensile en main.*

*Je devais craindre une provocation, aussi je reste prudemment sur mes gardes.*

*- "Nous avons un ami commun, ce jeune caporal M.P. que j'ai connu il y quelques années."*

*- "Oui, il m'a parlé de toi. Tu voudrais quitter Stan. Je peux éventuellement t'aider, mais il ne faut pas que l'on nous voit ensemble. Si tu trouves un moyen de transport, fais-moi signe. Cela te coûtera un peu d'argent, mais la liberté peut être à ce prix."*

*En ces temps troublés, il y avait quand même quelques contacts entre Léopoldville et Stanleyville.*

*De temps à autre, un avion apportait de la farine ou des chaussures "Bata" et retournait avec du caoutchouc en vrac.*

*Je connaissais le pilote de ce DC 6, un Sud-Africain, qui logeait aussi au guest-house lors de ses passages à Stanleyville et avec qui je discutais de temps à autre.*

*Il arrive un jour à midi avec un chargement de chaussures, déchargement, rechargement de ballots de caoutchouc, départ prévu le lendemain à 10 heures du matin.*

*Je lui parle de mon opportunité.*

*Il marque son accord de me prendre à bord à condition que j'aie le feu vert des autorités locales, il ne voulait absolument pas avoir d'ennuis à cause de moi.*

*Je reprends contact avec l'officier de sécurité, toujours à l'urinoir, il accepte de me laisser partir et nous mettons les détails au point.*

*- "Tu te présentes à l'embarquement avec un papier officiel que je tamponnerai. Je vais t'injurier, car c'est mon rôle, ne t'en fais pas. Prépare aussi 2.500 francs, tu sais que tu dois m'aider puisque je t'aide moi aussi."*

*- "Aucun problème, les 2.500 francs je ne te les donnerai pas de la main à la main, mais ils seront au-dessus du sac Sabena avec lequel je voyagerai, tu contrôles mon bagage et tu empoches le fric."*

- "Attention, je ne serai peut-être pas le seul à contrôler l'avion, quand tu seras à bord, je ne pourrai plus rien pour toi, si tu te fais prendre par une autre équipe de contrôle, ce sera très grave pour toi."

*Affaire conclue.*

*C'était très risqué et même très dangereux, mais je connaissais la composition du chargement et avais ma petite idée en tête.*

*Le lendemain, nous étions le 20 mars 1961, on prépare l'avion pour le décollage et je me présente au contrôle:*

- "Laissez-passer !" Je sors un quelconque laissez-passer que j'avais obtenu six semaines plus tôt pour me rendre à Elisabetha.

- "Sale Belge" - "Colonialiste" - "Heureux de te voir disparaître" - "Ne reviens jamais plus" - et il tamponne mon papier en me faisant un clin d'œil et n'oublie pas d'empocher son dû.

*C'était à moi de jouer et il fallait jouer très serré.*

*Je me dirige nonchalamment vers l'avion, grimpe la passerelle, personne à l'intérieur, ouf ! !*

*La partie gauche était dégagée, la partie droite encombrée de ballots de caoutchouc; sans perdre de temps je dégage quelques-uns de ces colis de soixante kilos chacun vers la queue de l'avion, me glisse en dessous des autres et remets tant bien que mal quelques balles de caoutchouc au-dessus de moi.*

*Du bruit, deux passagers parlant anglais montent dans l'avion et prennent place à l'avant; j'ai su plus tard qu'il s'agissait de deux journalistes de N.B.C. En règle eux.*

*D'autres bruits, des agents de la sûreté... aie aie aie ! ! ils vont vers l'avant, discutent avec le pilote et les deux Américains, sortent et la porte se referme .*

*Mise en marche des moteurs, point fixe et décollage. J'étais sauvé.*

*Je sors de ma cachette et les deux journalistes me regardent avec des yeux tous ronds : "Where are you coming from ?", quelques mots d'explications, puis je passe dans le cockpit et explique au pilote comment j'avais fait; je n'oublie pas de le remercier.*

*Ce n'était pas fini; l'arrivée à Léopoldville fut kafkaïenne.*

*Atterrissage, la porte s'ouvre, on avance la passerelle et un jeune commis européen fier de son nouvel uniforme sabénien avec un tout petit galon se présente et m'interpelle.*

*Il faut vous dire que j'étais en sandalettes, en short défraîchi, en chemisette dégueulasse, couvert de poussière grisâtre de talc, avec un minable petit sac bleu Sabena pour tout bagage.*

- "Monsieur, votre titre de voyage. Contrôle!"

- "Vous rigolez, je n'ai pas de titre de voyage, je viens de m'évader de Stanleyville."

- "Comment ! ! Vous voyagez sans titre de voyage ! Mais c'est inadmissible, c'est contre le règlement !"

- "Ecoutez, foutez-moi la paix avec votre règlement, je viens de passer trois mois comme otage des lumumbistes, ne venez pas m'emmerder pour un billet d'avion et laissez-moi descendre sinon je vous casse la gueule" (excusez la grossièreté mais j'étais un peu énervé et surtout soulagé).

- "Vous me menacez ?"

- *“Oui, je vous menace.”*

- *“Je vais chercher mon chef !”*

- *“Bonne idée, allez-y seulement, mais faites vite.”*

*Tout cela s'est arrangé, petit café de réconfort, contact avec la Société Lever, voiture, vêtements propres, douche, bon repas et puis le débriefing, à Léopoldville, puis à Bruxelles, puis à Londres; et surtout, le 22 mars, retrouver ma famille.*

*Mes amis, les 26 autres qui se trouvaient à Stanleyville, ont été libérés dix jours plus tard, cela ne valait pas la peine de prendre tant de risques.*

*Et encore... cela valait d'être vécu et je ne le regrette pas.*

---

Extrait du blog de E.A.Christiane :

<http://e.a.christiane.over-blog.com/article-3929034.html>